

Ouverture du Colloque par Monsieur le Doyen Laurent VERSINI, Membre honoraire de l'Académie de Stanislas

Cette journée sur l'éducation tombe bien à l'heure du centenaire de la laïcité dont il faudra suivre le cheminement et s'inscrit heureusement dans la ligne de notre colloque de 2001 pour le deux cent cinquantième anniversaire de l'Académie de Stanislas : nous avons vu^[1] que Stanislas donnait à sa Société royale des sciences et belles-lettres une mission pédagogique d'acculturation des Lorrains stimulés par la fondation de prix, il s'agissait de répandre les Lumières en Lorraine. Et le roi de Pologne a beaucoup fait pour soutenir les enseignements élémentaire, secondaire et supérieur, on y reviendra. Son action n'est qu'un cas particulier d'un aspect plus général : les Lumières ne peuvent rester sous le boisseau, elles ont vocation à rayonner et à se répandre dans toutes les classes de la société, c'est le rôle que Diderot assigne à l'*Encyclopédie*, mettre les connaissances modernes à la disposition de tous à la différence la politique du secret qui était celle des maîtrises, jurandes ou corporations.^[2]

Le siècle des Lumières croit par définition et idéologiquement au progrès de l'esprit humain et fait confiance à l'éducation pour le favoriser. Un seul exemple - on en verra d'autres tout au long du colloque - : dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, quand les «bons Troglodytes», fatigués de leur vertu, de leur bonheur et de la liberté, se choisissent un roi, ouvrant la voie, même s'il est le plus sage d'entre eux, aux tyrans, celui-ci pleure et, pour retarder la fatalité du retour à la violence hobbiste, ne voit d'espoir que dans l'éducation.^[3]

Plus nettement qu'en France où l'affaire n'a pas été prise en main par l'Etat, l'importance de l'éducation aux yeux d'un prince des Lumières éclate en Autriche avec le joséphisme. D'où une réflexion très généralement répandue au XVIII^{ème} siècle sur la pédagogie. On a rarement, avant notre époque, vu fleurir autant de projets d'éducation, non seulement sous forme de traités comme ceux de Fénelon, Locke, Rollin, ou de Madame Leprince de Beaumont ou de Madame de Miremont, mais aussi dans tous les genres, et d'abord sous forme de romans, mais aussi dans tous les genres, et d'abord sous forme de romans,

Télémaque plutôt que l'*Emile* qu'on présente trop souvent comme un roman, ce qui aurait d'autant plus étonné et fâché son auteur que le genre romanesque n'est pas encore alors un genre de bonne compagnie ni un genre sérieux - c'est Jean-Jacques Rousseau lui-même qui assure sa promotion avec *La Nouvelle Héloïse* que l'on citerait à meilleur droit comme un roman pédagogique pour le débat sur l'éducation qu'elle instaure entre Julie, Saint-Preux et Wolmar - le roman est jusque-là un genre destiné aux femmes, pratiqué par beaucoup de femmes et donc réputé frivole. Et justement les femmes écrivent beaucoup de romans pédagogiques, comme une maîtresse d'école qui a beaucoup publié à Nancy, Madame Leprince de Beaumont, l'auteur des célèbres contes de fées dont *La Belle et la Bête*, avec les *Lettres d'Émérance à Lucie* sur l'éducation (1765) ou, d'une amie des Philosophes, Madame d'Épinay, les *Conversations d'Émile* inspirées par l'éducation donnée à ses enfants et petits-enfants (1777) et à la fin du siècle la raisonneuse gouvernante des enfants d'Orléans, Madame de Genlis, avec *Adèle et Théodore*, roman pédagogique paru la même année, 1782, que *Les Liaisons dangereuses*, pour fournir un antidote moral au roman de la perversion de son rival auprès du duc d'Orléans, Laclous, qui s'occupe aussi de l'éducation des filles dans trois traités des années 1780-1790 : et, après tout, *Les Liaisons dangereuses* sont le procès de trois éducations, celle du couvent, celle d'une mère aveugle, celle d'une femme qui s'est faite toute seule.

La visée pédagogique envahit aussi le théâtre : Marivaux, selon le mot de Jean Fabre, envoie les mères à l'école avec justement *L'École des mères* (1732) et *La Mère confidente* (1735). Se développe ainsi tout un théâtre d'éducation étudié par Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval et illustré encore par Madame de Genlis. Diderot encourage Catherine II à écrire de petites pièces pour l'instruction des élèves de son collègue féminin modèle de Smolnyi Monastyr, le Saint-Cyr russe dont le Philosophe était le curateur, pendant qu'une Lorraine, Madame de Graffigny, écrit des saynètes pour contribuer à l'éducation des archiducs de la famille de Habsbourg-Lorraine à laquelle elle est restée très attachée, soit le futur Joseph II et Marie-Antoinette. On voit aussi apparaître une presse spécialisée dans l'éducation, avec le *Magasin français* ou *Bibliothèque instructive et amusante* de Madame Leprince de Beaumont déjà citée (1750-1751) suivi du *Magasin des enfants* (1758), ancêtre des *Magasins d'éducation et de récréation* du XIX^{ème} siècle.

Marivaux, Madame Leprince de Beaumont, Madame d'Épinay, Madame de Genlis, mais déjà Fénelon, et en Lorraine Mère Alix, s'occupent spécialement de l'éducation des filles, considérée - sauf en Lorraine - comme particulièrement négligée : on s'interroge sur les différences à établir ou non entre l'enseignement destiné aux garçons et celui des filles. Fénelon avait, le premier, pris au sérieux l'éducation des demoiselles dans son *Éducation des filles* (1684) où il

leur destine un programme beaucoup plus ambitieux que celui des couvents fait d'interdits inexplicables quand il n'est pas marqué par la frivolité. Il faudrait justement revenir sur ce cliché de l'éducation des filles, sacrifiée sous l'Ancien Régime, entretenu par Madame Roland ou George Sand, et corrigé par le beau livre de Paule Constant plus connue par son Prix Goncourt (*Confidence pour confiance*, 1998), mais aussi professeur dans une université d'Aix-Marseille à la suite de sa thèse très documentée, *Un Monde à l'usage des demoiselles* (Gallimard, 1987).

On s'interroge aussi à l'époque sur les mérites respectifs de l'éducation privée et individuelle et de l'éducation collective ou publique, le colloque précisera les choses. On trouvera sous-jacent à ces problèmes, le débat toujours d'actualité entre le primat du donné ou de l'acquis, de la nature ou de la culture et de la société.

A la foule des hommes et des femmes qui se passionnent pour la pédagogie au XVIII^{ème} siècle répond la foule des travaux consacrés de nos jours au sujet, depuis Compayré notamment. Ne pouvant citer toutes ces études des idées pédagogiques, on ne peut au moins manquer de rappeler à Nancy la thèse de Georges Snyders, professeur de psychologie à la Faculté des Lettres de Nancy dans les années 1960, *La Pédagogie en France aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles* (P.U.F. 1965) qui fournit une étude fine et complète de la pédagogie des jésuites qui ont formé Voltaire et Diderot, et aussi bien un cardinal comme Bernis qu'un athée virulent comme La Mettrie.

Le XVIII^{ème} siècle fonde le socle des réflexions des deux siècles suivants que les communications éclaireront et situeront. Notre colloque étendant ses visées de l'âge de Stanislas jusqu'à aujourd'hui permettra de mesurer l'influence de cette pédagogie des Lumières sur nos débats de l'heure et sur l'avenir de nos enfants et petits-enfants. Le siècle des Lumières a eu le mérite de poser des problèmes toujours d'actualité et d'esquisser des réponses qui peuvent nous apprendre beaucoup.



Notes

- [1] Stanislas et son Académie, 250^{ème} anniversaire, actes du colloque des 17-19 septembre 2001 recueillis par Jean-Claude Bonnefont, Presses universitaires de Nancy, 2003, 365 p.
- [2] Voir «Modernité de Diderot», dans Le Bottin des Lumières, Publ. de la Ville de Nancy, 2005, p. 230-232.
- [3] Lettres persanes, Fragments et vieux matériaux, éd. L. Versini, Imprimerie nationale, 1986, p. 423.